

Le Nom et les Origines

de nos Almanachs ²⁰³³
Bidez, J.
1937

Pour un recueil de *Mélanges* offert à Émile Boisacq, il convenait de trouver une contribution à la science où le maître s'est illustré. A cet égard, une curieuse rencontre m'a servi.

Dans nos dictionnaires français, « Almanach » suit « Almageste », avec une étymologie traditionnellement reproduite jusque chez Hatzfeld-Darmesteter-Thomas : « Du bas latin *almanachus*, bas grec ἀλμεναχόν, appliqué par Eusèbe à des calendriers égyptiens » (1). Cette érudition provient de Du Cange, qui fournit un peu plus de détails, et qui, même, dans son *Glossarium mediae et infimae Graecitatis*, consacre un article au mot Ἀλμεναχόν : « *Index astronomicus, Ephemeris* ». Or il n'y a pas plus d'ἀλμεναχόν que d'« almanachus » à désinence latine dans les anciens textes. Ces deux vocables doivent le jour à des élucubrations de philologues. S'inspirant de J. Scaliger, Saumaise (2) a affirmé dans ses *Prolegomena in Solinum* : « Porphyrus apud Eusebium : Ἀλμεναχόν vel Ἀλμενάχιον. Ita enim legendum... Ἀλμαναχοῖς » etc. Et on l'a cru sur parole.

En réalité, au livre III, ch. 4 (p. 92 B) de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, on trouve un extrait de l'Épître de Porphyre à Anébon (3) où l'on a pu se figurer qu'il était ques-

(1) Les dictionnaires étymologiques de Dietz, Schéler, Bloch et autres ne donnent pas mieux.

(2) CLAUDII SALMASII *Plinianae exercitationes* etc., in fol., t. I, Trajecti ad Rhenum, 1689, p. **** 2 verso : *Veteres Arabes hunc astronomicum πινναχον proprie dixerunt Almanach* etc. — (Cf. J. Scaliger (*Virgilii Appendix, In Culicem*, p. 302 éd. de 1573), dont l'opinion a déjà été réfutée par Gale, dans son éd. du *De mysteriis* de Jamblique (Oxford, 1678), p. 305.

(3) Sur cette épître, voir ma *Vie de Porphyre*, Gand, 1914, p. 80 suiv.

tion d'almanachs. Voici le texte d'après les meilleurs manuscrits, dont mon savant collègue, M. K. Mras, a bien voulu me faire connaître les leçons :

Χαιρήμων (1) μὲν γὰρ καὶ οἱ ἄλλοι οὐδ' ἄλλο τι πρὸ τῶν ὁρωμένων κόσμων ἡγοῦνται, ἐν ἀρχῇς λόγῳ τιθέμενοι τοὺς Αἰγυπτίων, οὐδ' ἄλλους θεοὺς πλὴν τῶν πλανητῶν λεγομένων καὶ τῶν συμπληροῦντων τὸν ζωδιακὸν καὶ ὅσοι τούτοις παρανατέλλουσι, τὰς τε εἰς τοὺς δεκανοὺς τομὰς καὶ τοὺς ὠροσκόπους καὶ τοὺς λεγομένους κραιταιοὺς (2) ἡγεμόνας, ὧν καὶ τὰ ὀνόματα ἐν τοῖς Ἀλμενιχιακοῖς (sic codd. AION, ἀλμενιχικοί; B, « Almenichiakis » dans la traduction de Georges de Trébizonde) φέρεται, καὶ θεραπεία παθῶν καὶ ἀνατολαὶ καὶ δύσεις καὶ μελλόντων σημειώσεις.

De ce texte, M. W. Gundel a pu rapprocher de nombreux passages parallèles, notamment des fragments d'anciennes éphémérides, retrouvés assez récemment sur un papyrus du Fayoum, et l'on peut constater avec Boll que ces fragments répondent au signalement donné par Porphyre, peut-être suivant son auteur Chérémon (3). Les mois y sont divisés, d'après les chronocratories, en semaines de cinq jours avec les sortes de décans (4) qui y sont préposés, et la figure de chacune de ces divinités astrales est décrite avec une précision minutieuse, ainsi que les effets multiples de son action sur la météorologie, sur les événements, en bonne, en mauvaise fortune surtout : guerres, catastrophes, fléaux, épidémies, maladies, et d'ordinaire, pour ces maladies — comme Porphyre le rapporte — on indique le remède ou le talisman. A la fin du volume de Gundel, parmi une série de trente-trois planches, on trouve, groupées fort ingénieusement, des

(1) Fr. 5 (p. 31) de l'éd. de H. R. Schwyzer (*Chairemon*, Leipzig, 1922), édition dont les notes critiques relatives au passage parallèle de Jamblique sont, bien entendu, à rectifier.

(2) Les étoiles appelées κραιταί président à des semaines de cinq jours dans les éphémérides astrologiques du papyrus cité à la n. 3 : cf. W. Kroll, *Realenc.*, Suppl., t. V, col. 843, 50; Jamblique, ci-dessous, p. 79, n. 3. et W. Gundel, *Dekane u. Dekansternbilder*, t. XIX des « Studien der Bibliothek Warburg », 1936, p. 413 suiv.

(3) Cf. W. GUNDEL, *l. cit.*, p. 342 suiv.; *The Oxyrhynchus Papyri*, part III, 1903, p. 128 suiv., n° 465, « Astrological Calendar », avec les remarques de F. Boll, p. 127.

(4) Les décans sont les « chronocrators » des décades de jours.

photographies qui représentent les décans mentionnés chez Porphyre, tantôt d'après des monuments égyptiens, arabes, indiens, japonais ou chinois, sous des traits énigmatiques ou sinistres, et tantôt au contraire avec l'aspect riant et gracieux qu'ils prennent dans les miniatures de nos manuscrits astrologiques médiévaux les plus récents, ou bien dans les fresques de la Renaissance italienne, comme celles qui décorent à Ferrare le palais Schifanoja.

Le texte de Porphyre se comprend donc fort bien tel qu'Eusèbe l'a reproduit. Toutefois, il s'y trouve une grosse faute, et cette faute a précisément produit le fallacieux vocable allégué dans l'étymologie courante du mot almanach. Sûrement, Porphyre n'avait pas donné aux éphémérides dont il parle le nom d'ἀλμενιχιακά. En effet, nous possédons le texte d'une réponse faite à l'Épître de Porphyre par Jamblique, sous le titre d'Ἀβάμμωνος διδασκάλου πρὸς τὴν Πορφυρίου πρὸς Ἀρεβὸν ἐπιστολὴν ἀπόκρισις, καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ἀπορημάτων λύσεις (1). Dans cette réponse, Jamblique reproche à Porphyre l'étroitesse de ses vues et, à la forme sensualiste que ce dernier avait donnée à la théologie des Égyptiens d'après le Stoïcien Chérémon, l'apologiste des mystères oppose une conception à son avis plus exacte, celle d'un Hermétisme platonisant, qui place l'Intelligence pure au dessus du monde visible et des sphères célestes (2). Comme toujours, dans le cours de sa réfutation, pour montrer qu'il reproduit fidèlement les objections qu'il prétend détruire, Jamblique s'attache à répéter les expressions mêmes dont son antagoniste s'était servi, et, après avoir cité les éphémérides astrologiques avec des expressions si pareilles à celles de Porphyre (3)

(1) Pour la tradition manuscrite de ce morceau, voir mon article sur *Un extrait du Commentaire de Proclus* etc., dans les *Mélanges Desroches-Rouge*, Paris, 1937, p. 11 suiv., et l'étude annoncée ci-dessous, p. 80, note 3.

(2) C'est ainsi que, pour les doctrines des Mages, aussi, à côté de la conception stoïcienne reproduite par Dion Chrysostome (*Orat.* XXXVI, 42 suiv.), il y en a eu une autre, que l'on retrouve dans les interprétations du mythe d'Er et dans certaines doctrines sur les descentes des âmes de la voie Lactée et sur le moyen de les affranchir de la domination de l'Heimarménè ou Nécessité (*Ἀνάγκη*).

(3) Jamblique, *l. l.* VIII, 4, p. 266, 3 suiv. : ὅσοι ἐκ τούτων πλανή-

que les deux passages parallèles peuvent se contrôler mutuellement, Jamblique appelle le contenu des éphémérides en question τὰ ἐν τοῖς Σαλαμεισχινιακοῖς⁽¹⁾. La leçon σαλαμινιακοῖς du *Laurentianus A* n'est que la copie d'une variante introduite par une seconde main au-dessus de la bonne leçon dans le *Vallicellianus F* (f. 123^r), d'après une conjecture de Marsile Ficin⁽²⁾. Quant aux autres variantes entassées sans ordre ni méthode dans l'édition du *De Mysterioris* de Parthey, j'aurai bientôt l'occasion d'en montrer la provenance tardive et l'insignifiance complète⁽³⁾. Si Porphyre n'avait pas fait intervenir le témoignage d'éphémérides intitulées de la sorte, Jamblique n'aurait eu aucune raison d'en parler. Il se borne à retorquer l'argument allégué par l'auteur à qui il s'attaque. Il n'est pas question chez lui d'une citation à rectifier⁽⁴⁾.

D'ailleurs, pour établir la forme exacte du nom du calendrier en question, nous disposons d'un tout autre témoignage encore : celui de l'astrologue grec Héphaestion de Thèbes (4^e siècle de notre ère) qui, au l. II, ch. 18 de ses *Apotélématiques*⁽⁵⁾, mentionne un extrait tiré par le roi Néchepso, le maître de l'astrologie gréco-égyptienne. ἐκ τῶν Σαλαμεισχινιακῶν βιβλίων comme il dit. La variante σαλμε-

τας καὶ τὸν ζωδιακὸν τοὺς τε δεκανοὺς καὶ ὠροσκόπους καὶ τοὺς λεγόμενους κραταοὺς καὶ ἡγεμόνας παραδιδάσκειν.

(1) En les rattachant (l. l.) aux Ἑρμαῖκαὶ διατάξεις, mais sans donner à ce sujet aucune précision.

(2) Ficin rend le mot par « salaminiciis » dans son *Iamblichus De mysteriis Aegyptiorum* etc., p. 157 de l'éd. de 1570.

(3) Voir l'étude de la *Tradition manuscrite du DE MYSTERIIS de Jamblique* qui paraîtra prochainement.

(4) Aussi longtemps que n'a pas paru l'éd. de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe préparée par notre savant collègue de Vienne M. K. Mraz, nous connaissons trop mal l'histoire du texte de cet ouvrage pour essayer d'expliquer l'origine de la leçon ἀλμεισχινακά. Faut-il y voir un essai d'assimilation du mot avec le nom des almanachs (cf. GALE, l. cit., p. 304) ? Peut-être la faute n'est-elle qu'accidentelle, un des deux σ consécutifs (dans τοῖς σαλμ-) étant tombé, et la syllabe -m- ayant été déplacée à la suite d'un renvoi marginal destiné à combler une omission ?

(5) Fort mal édité par Ruelle, *Catal. codd. astrol. gr.*, t. VIII, 2^e partie, p. 87, l. 1 ss. ; cf. la traduction de W. Gundel, l. l., p. 420.

χοινιακῶν du *Parisinus gr.* 2417 (f. 112^r) en cet endroit a été adoptée sans preuve par M. W. Gundel. C'est avec un iota qu'il convient d'écrire le mot, tel que le donnent deux de nos meilleurs manuscrits, le *Parisinus* 2501 (f. 134^v) et le *Laurentianus* 28, 13 (f. 129^v), comme j'ai pu m'en assurer grâce à des photographies, qui confirment le texte du *Vindobonensis phil.* 108 (f. 348) cité par Boll⁽¹⁾ —. La variante en -σχοι- provient peut-être d'une assimilation à la racine -σχοιν- tentée afin de donner au mot barbare une apparence grecque.

Héphaestion empruntant sa référence au traité d'astrologie dit de Néchepso-Pétosiris, sans se rattacher à une tradition particulière à Jamblique et à Porphyre, la rencontre de ces divers auteurs met hors de doute l'ancienneté de l'orthographe σαλμεισχινακά. Sur le sens premier de ce mot, un juge compétent, le collaborateur de Boll, C. Bezold, a renoncé à prendre parti⁽²⁾. D'autre part, un savant éminemment qualifié, M. O. Neugebauer, veut bien me faire savoir qu'un pareil mot — dont tout essai d'explication lui paraît fort hypothétique — ne s'est pas encore, à sa connaissance, rencontré dans les tablettes cunéiformes astrologiques ou astronomiques.

Quant à l'« Almanachus » des étymologies courantes, il n'a sûrement rien de commun avec les éphémérides mentionnées par Porphyre ; il est beaucoup moins ancien qu'elles. Il est vrai, on trouve déjà le mot « Almanach » dans des textes des XII^e-XIII^e siècles. Sur ce point, je dois à mon confrère et ami M. Paul Faider une abondante documentation. Il me signale la présence du mot ou plutôt du titre dans des manuscrits latins bien avant l'*Opus Majus* de Roger Bacon (1267), par exemple dans un « De compositione

(1) Cf. F. BOLL, *Sphaera*, p. 376, n. 2.

(2) Cf. C. BEZOLD et FR. BOLL, *Eine neue babylonisch-griechische Parallele*, dans « Aufsätze... E. Kuhn gewidmet », II, 1916, p. 229 : « Der... Titel... ist wohl... aus dem Assyrischen zurechtgemacht : « Bilder » heisst dort šalmī (šalmē) oder šalnānu... wobei freilich der Rest des Namens völlig unerklärt bleibt » (C. Bezold). — Sur l'étymologie proposée par PIEPER (*Oriental. Lit.-tg.*, 1927, 1048), cf. W. GUNDEL, *Bursian's Jahresber.*, t. 243, 1934, p. 96. Pour l'origine babylonienne, W. KROLL, *Realenc.*, Suppl. V, col. 846.

almanach » du *Parisinus Latinus* 7418 du XII^e siècle. Mais toujours, le mot garde une forme indéclinable « almanach » ou « almanak », qu'il a encore dans le titre de l'opuscule intéressant et énigmatique de Jérôme Cardan « De supplemento almanach », et — on peut le constater — partout aussi dans la liste des textes réunis par M. Steinschneider, à la fin d'une notice fort érudite « *Ueber das Wort Almanach* » (1). Nulle part, il n'y a aucune apparence d'« almanachus » avant les fantaisistes conjectures des humanistes.

Pour l'étymologie de ce mot, un Orientaliste éminent, dont l'abnégation se multiplie généreusement au secours des chercheurs désorientés, le P. Peeters, a bien voulu me fournir une note que tous mes lecteurs me sauront gré de mettre à leur disposition : « Le rapprochement qui s'impose ici est la locution adverbiale syriaque *ܡܢ ܚܝܬ* ou *ܠܡܢ ܚܝܬ* « man-haï » ou « l-man-haï », « in posterum annum ». Cette locution traditionnelle est, selon toute apparence, antérieure au syriaque. Et, traditionnellement aussi, elle peut fort bien avoir servi à désigner les tables du temps publiées, je suppose, au commencement d'une année lunaire. En tout cas, l'origine d'almanach doit, sans doute possible, être cherchée dans cette direction. La préposition « l- » en se muant en article

(1) Dans cet article (*Bibliotheca mathematica*, 1888, p. 13 suiv.), M. Steinschneider cite notamment un almanach d'Arzachel de l'an 1231, etc. Sur l'*Almanach perpetuum* de Profatius, cf. P. DUCHÈNE, *Le système du monde*, Paris, t. III, 1915, p. 308 suiv. — M. Faider me signale aussi un « anemahac aus juys » (c'est à dire un almanach à l'usage des Juifs) d'après L. Delisle, *Le cabinet des mss. de la Bibliothèque Nationale*, t. I, 1868, p. 12. Souhaitons que le savant éditeur de l'*Archivum mediae Latinitatis* élabore bientôt l'article consacré à ce mot, qui nous est arrivé apparemment par l'intermédiaire de l'hébreu, et que l'on a voulu rattacher par ses origines à la variante « manacus » de VITRUVIUS IX, 7, 6 : « circuli menstrui... qui manacus (sic codd. HS. « maneus » G) dicitur. » — Mais une reconstitution des cercles décrits par Vitruve, et que M. O. Neugebauer a bien voulu me communiquer, fait voir à l'évidence que c'est le mot « menacus » qu'il faut lire, comme Turnèbe l'avait deviné. — Quant à l'opuscule de Jérôme Cardan (t. V, p. 576-592 de ses *opera*, éd. de 1663), je n'en sais rien de plus qu'au moment où j'en extrayais une donnée curieuse dans mon étude sur « *Les Couleurs des planètes* » Bull. Acad. R. Belg., Classe des Lettres, 1935, p. 276, n. 33,

arabe (al-) par une fausse étymologie, a pu fort bien donner naissance à la forme pseudo-arabe almanākh » (1).

En résumé : 1) Porphyre a appelé les calendriers dont il parle des *Σαλμεσχινιακά*, et non pas des *Ἀλμενιχιακά*, comme les scribes d'Eusèbe l'ont fait croire.

2) Tout aussi bien que les variantes *ἀλμενιχιακά*, *σαλαμινιακά*, *σαλμενιχιακά* et *σαλμεσχοινιακά*, les vocables *Ἀλμεναχόν* et « Almanachus » peuvent disparaître des glossaires et des répertoires de l'érudition.

3) A la place du doublet qui se perd (almanach - *ἀλμεναχόν*), on voit se produire un rapprochement nouveau : *δεκανός* - doyen. Puisse le décanat attribué de la sorte par l'astrologie aux puissants chefs (*κραταιοὶ ἡγεμόνες*) des milices célestes ne pas nous intriguer trop longtemps par une mystérieuse antiquité (2).

Enfin, pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des choses tout autant qu'à celle des mots, à propos des *Σαλμεσχινιακά* et de leurs séries de dieux décans, on pourra retenir qu'un astrologue du premier siècle après J. C., Teukros dit de Babylone, en a dressé la liste en langue grecque (trois par mois, comme trois pour chaque heure du dodékahoros) et que ce tableau composite — où l'ibis et le crocodile d'Égypte se rencontraient avec des monstres chaldéo-assyriens — a servi ensuite de source principale à l'universelle diffusion de l'imagerie fantastique d'animaux sacrés qui décore encore actuellement les marbres, les papiers peints et les fresques, dans l'art hindou, arabe, chinois, japonais ou malais et qui figurent d'autre part sur les monuments les plus divers de l'astrologie du moyen-âge européen. Hellénisés dans le cycle chronologique duodénaire de Teukros, ces dieux décans ont une histoire dont M. Gundel, dans un ouvrage excellent très méritoire, n'a pas reconnu toute la complication. Les observations de F. Cumont et de W. Kroll, à cet égard, nous permettent de remonter plus loin que ne l'a fait le savant interprète des *Dekanstern-*

(1) Cf. L. L. Langens, « Remarques sur les mots français dérivés de *almanach* », p. 17-18, excellentement l'origine arabe, mais c'est à la suite d'une inadvertance — que l'on a tenté d'attribuer au mot une origine hébraïque (cf. Peeters).

(2) Cf. les témoignages recueillis déjà par GUNDEL, *l.c.* p. 29, n. 2 notamment.

bilder. L'astrologie chaldéenne subdivisait les mois non pas en trois décades, mais en six semaines de cinq jours, dominées tour à tour par une des étoiles fixes qui, au nombre de soixante-douze, brillèrent dans une sphère dite « barbare » et qui, par conséquent, au lieu de faire régir le calendrier par 36 chronocratories, le soumettaient aux dominations successives de 72 maîtres du temps. Ce nombre de semaines devint ainsi un nombre sacré en Babylonie et il le resta pendant des siècles, « en particulier parmi les Sémites, et c'est pourquoi les traducteurs de la Bible, sous Ptolémée Philadelphie, auraient été soixante-douze et auraient travaillé soixante-douze jours » (1).

Boll a hésité à prendre à la lettre le passage où, caractérisant l'astrologie des Chaldéens, Diodore affirme qu'ils savaient prédire les éclipses, c'est à dire, au sens propre du mot, les « défections » ou « défaillances » de la lune et du soleil, comme les apparitions des comètes, indépendamment des causes réelles des occultations, mais d'une façon purement empirique, d'après « les levers, les couchers et les couleurs des planètes » (2). Un passage de Jamblique — voisin de celui que nous avons cité ci-dessus — est cependant presque aussi formel que Diodore à cet égard : « Les signes de la mensuration des cycles divins — c'est à dire des révolutions des astres — sont manifestes et se montrent aux yeux, dit-il, quand ils annoncent les éclipses de soleil et de lune (3) ». Ce n'est pas aux calculs d'une astronomie scientifique que l'apologiste de la théurgie fait allusion dans ce passage, en mettant ainsi les éclipses mêmes au nombre des événements amenés par le Destin des « Salmeschiniaka ».

* * *

(1) F. CUMONT, *L'Égypte des astrologues*, Bruxelles, 1937, p. 11, n. 1. Cf. W. Kroll (citant F. Boll), *Realenc.*, Suppl. t. V, col. 843, 50 suiv., et les importantes remarques de M. A. Schott, dans « *Quellen und Studien zur Gesch. der Mathematik* », *Abl. B*, t. IV, 1937, p. 172, n. 11 notamment.

(2) Diodore, II, 30, 5, Cf. F. Boll, *Realenc.*, s. v. « Finsternisse », col. 2338, 37 suiv.

(3) Jamblique, *De Myst.*, IX, 4, p. 278, 2 suiv. éd. l'arthey.

Pour retrouver l'idée du Temps qui, à côté d'une carte du ciel, présidait à la confection des anciennes éphémérides, il faut écarter de l'esprit la notion d'une durée homogène, abstraction incolore à laquelle la philosophie moderne recourt pour nous expliquer le fonctionnement de notre faculté de connaître. Le redoutable maître de l'heure dont la toute-puissance tenait compte d'un innombrable entourage de conseillers et d'assesseurs savamment hiérarchisés — ou si l'on veut, le Destin, dont les arrêts se succédaient d'après le roulement dans son calendrier céleste de feux et de constellations d'une mobilité aussi ondoyante que celle des chorégraphies astrales, après avoir, avec le géocentrisme de l'antique cité du monde, vu sombrer sa raison d'être, a pris à nos yeux une étrangeté paradoxale, et nous avons à présent peine à concevoir ce qu'eut jadis de dramatique et de vivant une personification de la loi de causalité devenue incompatible avec notre conception de l'univers. Il est vrai, aussi bien que l'espace, le temps d'une astrophysique renouvelée va bientôt demander, lui aussi, des exercices d'assouplissement fort difficiles à nos imaginations. Peut-être sera-ce en tenant compte du rayon de Soleil et de l'aspect souriant prêts aujourd'hui encore par de pieuses croyances — à la place des sombres attributs de Saturne — au Samedi consacré à la Vierge-Mère, que nous réussirons le mieux à nous représenter la particulière animation du cours des heures, des années et des siècles, tel qu'il était figuré par la décoration astrologique des *Σαλμεσχινακά* et des almanachs qui en ont recueilli la succession.

Grand

J. BIDEZ.